

La tentation du désir

Une lecture de *La Tentation de saint Antoine* de Gustave Flaubert

Emmanuelle JALBERT

L'acte d'énonciation s'accomplit parfois au risque et même dans la crainte de dériver, de se perdre. Cette inquiétude se justifie d'ailleurs de l'écart qui est la condition même de la parole, le « parlêtre » (selon l'expression de Lacan) se reconnaissant sujet d'une langue, d'une parole, d'un désir, comme d'une nécessité en partie étrangère dont la détermination le dépasse. Le mystique est sans doute celui qui se maintient au plus près de cette vive étrangeté, ne parlant, n'écrivant que pour faire résonner l'éclat de sa propre fracture par la frappe divine d'une Autre voix, transcendante, qui lui est adressée du lieu d'une extériorité qui ne l'admet pas, tout en l'agissant paradoxalement de l'intérieur. Son épreuve, on le sait, a inspiré de grandes œuvres qui, sans doute, la rendent plus saisissante encore, ne serait-ce que parce que l'écrivain ou le peintre nous font le don d'en susciter une vision dans un présent toujours actuel qui la déplace, l'ordonne autrement. On peut d'ailleurs, cet écrivain, ce peintre, les supposer dans une position similaire à celle du mystique, ou du moins dans un rapport d'étrangeté tout aussi bouleversant avec ce qui, dans l'énonciation même du désir qui donne corps à leur œuvre, les subordonne à une exigence qui les concerne en propre, en s'imposant pourtant à eux comme Autre. Sans chercher une explication au phénomène mystique, voyons ce que l'écriture éclaire du litige que recouvre l'appel de la transcendance dans *La Tentation de saint Antoine*¹ de Gustave Flaubert — l'un de ses textes les moins connus dont on n'oublie pourtant jamais la profonde impression que produit sa dynamique, révélant l'irréductible

¹ Flaubert. *La Tentation de saint Antoine*. Édition de Claudine Gothot-Mersch. « Folio Classique ». Paris : Gallimard, 1983.

étrangeté du lien qui noue l'être parlant, dans le présent de sa parole, à un au-delà (du sens) qui le concerne mais dont la signification lui échappe essentiellement.

La Tentation de saint Antoine est un texte indéniablement fascinant mais difficile à saisir, à présenter — bien que l'histoire se résume aisément : on y raconte l'épreuve d'un ermite qui vécut en Égypte, dans le désert, à la charnière des III^e et IV^e siècles, et que tourmentent, l'espace d'une nuit, toutes sortes de visions tentatrices¹. C'est que son organisation, très éclectique sur le plan structurel, laisse peu d'emprise, tant aux procédés d'analyses didactiques qu'aux discours catégoriques qui voudraient ranger ce roman sous l'étiquette d'une école ou d'un genre. Disons même que sa structure évoque, sous certains aspects, le pouvoir réfringent d'une surface prismatique sur laquelle viendrait se briser l'idéal de l'unité narrative. Car on entre dans ce roman, sinon pour se perdre, du moins pour comprendre que l'on ignore essentiellement d'où l'on vient (d'où ça part, parle, se déchaîne) et ce que l'on y attend — la fin nous laissant sur le même suspens que le début quant à savoir laquelle des visions qui défilent est bien *la* tentation du texte. Puisque tout ce monde s'éclaire de l'absence (sinon de l'effraction, comme on le verra) d'*un* repère — le signifié du procès qu'on y suit —, qui ne cesse de se dérober et de se faire remarquer, à l'instar de Dieu, pourrait-on dire, ou encore du défaut d'une indication qui en signifierait la présence. Rapprochement qu'il convient d'établir, puisque c'est sur le constat de cette absence que porte justement la question que saint Antoine adresse au vide qui en tient lieu :

Autrefois pourtant, je n'étais pas si misérable! [...] A des heures réglées je quittais mon ouvrage; et priant les deux bras étendus je

¹ On peut lire une hagiographie de saint Antoine : *Vie et conduite de notre père saint Antoine*, rédigée par saint Athanase, Père de l'Église (vers 296-373) et disciple d'Antoine — hagiographie que Flaubert connaissait bien. Mais il faut savoir que de nombreuses sources livresques et picturales, dont le célèbre tableau de Brueghel *La tentation de saint Antoine*, nourrissent le roman.

sentais comme une fontaine de miséricorde qui s'épanchait du haut du ciel dans mon cœur. Elle est tarie, maintenant. Pourquoi¹ ? ...

Disparition ou défaillance qu'aucune faute apparemment ne justifie :

J'ai repoussé le monstrueux anachorète qui m'offrait, en riant, des petits pains chauds, le centaure qui tâchait de me prendre sur sa croupe, — et cet enfant noir apparu au milieu des sables, qui était très beau, et qui m'a dit s'appeler l'esprit de fornication².

Mais la défaillance le (et nous) situe tout de même dans un rapport d'exclusion par rapport à une autre scène, à une dimension Autre du temps pointée en cet « autrefois » perdu de symbiose et de parfaite adéquation où le jeu, l'espace, l'écart qui l'oppose et nous oppose à un au-delà désormais reconnu n'existait pas. C'est d'ailleurs ainsi, on le constate, que se fait remarquer l'absence de ce repère auquel je faisais allusion. On ne saurait l'éviter de toute façon, son rôle de disparu n'étant que trop clairement cerné sur le plan de l'énoncé : c'est à cette « source de miséricorde » nourricière, quasiment maternelle, qu'il faut penser. Il s'agira de voir que cet effet de perte s'impose aussi autrement. Mais on retiendra pour le moment que l'origine ou le point de départ du parcours dont s'élabore la fiction n'est pas tant cette primitive plénitude de laquelle le personnage prétend avoir joui, que le « pourquoi » proféré par la voix torturée du saint qui fait justement l'effet d'un hiatus assurant la suite du texte. Car c'est précisément par la fêlure de ce « pourquoi » qui rompt la continuité de cet exposé monotone, que la suite de cette « petite apocalypse » trouve à s'introduire. Puisque cette litanie funèbre, sensée marquer la chute d'un âge d'or, se module précisément sur la saillie d'une voix qui, loin de s'éteindre, peine au contraire à contenir les clameurs sourdes d'un « outre-monde³ » dont elle ne pourra bientôt parer ni la

¹ Flaubert. *Op. cit.*, p. 52.

² *Ibid.*, p. 60.

³ Par « outre-monde » j'entends le monde d'où pulsent les tentations infantiles qui tourmentent saint Antoine. Un monde à la fois intime et étranger, comme tout ce qui reste inconscient, sans image, sans repère.

percée ni les débordements. Clameurs dont cette sainte voix du texte devient du reste l'auxiliaire, se mêlant littéralement au tohu-bohu qui vient à l'aspirer comme un en deçà qui la pousserait vers ce « pourquoi » elle pâtit précisément : toute la violence des désirs interdits dont elle étouffe et qui exigent satisfaction. Et il n'est pas question de le déduire ou de le deviner, mais bien de voir cette voix volant en éclat se représenter sous les différents aspects des visions fantastiques et fanatiques qui viennent à tour de rôle se disputer l'avant-scène de l'énonciation pour ne répéter qu'une chose : ce que veut tout ce qui n'a pas accès à la parole :

APOLLONIUS

Quel est ton désir ? ton rêve ? Le temps seulement d'y songer...

ANTOINE

Jésus, Jésus, à mon aide!

APOLLONIUS

Veux-tu que je le fasse apparaître, Jésus ?

Parce que ce texte en est un du désir; plus précisément du désir en tant qu'il peut être fou et faire mal de rouvrir continuellement la plaie dont la subjectivité s'élabore, et encore de tendre à excéder sa mesure, comme c'est ici le cas. Puisqu'il s'agit de céder à l'insistance irrationnelle du pulsionnel, notamment repérable dans le précipité des effractions (apparitions/disparitions) qui non seulement rythment l'écoulement du phrasé flaubertien, mais scandent la frappe d'une altérité que l'on ne saurait entendre autrement que comme un appel à jouir jusqu'à la mort. C'est qu'il ne s'agit pas simplement de voir et de comprendre ce qu'il peut advenir d'un homme de Dieu qui s'éloigne des voies du salut, mais d'en passer par une mise en scène, à la fois visuelle et sonore, suivant laquelle se donne à lire le ravissement d'un sujet, ou plutôt d'une voix subjective littéralement entraînée dans le circuit d'une demande qui l'emporte et s'emporte. Demande apparemment liée à un besoin :

¹ Flaubert. *Op. cit.*, p. 158.

Mon manteau est usé. Je n'ai pas de sandales, pas même une écuelle! [...] Ne serait-ce que pour avoir des outils indispensables à mon travail, il me faudrait un peu d'argent. Oh! pas beaucoup! une petite somme!... je la ménagerais!

et qui se retourne comme un gant pour apparaître dans la forme de la pure avidité qui justement se distingue du besoin du fait de ne jamais connaître la satiété.

Le vent qui passe dans les intervalles des roches fait des modulations; et dans leurs sonorités confuses, il [saint Antoine] distingue DES VOIX comme si l'air parlait. Elles sont basses, et insinuantes, sifflantes.

LA PREMIÈRE

Veux-tu des femmes ?

LA SECONDE

De grands tas d'argent, plutôt !

LA TROISIÈME

Une épée qui reluit² ?

Cette avidité se profère et se montre également sous l'apparence de figures bibliques, allégoriques, encyclopédiques : la sulfureuse reine de Saba, les orgiaques hérétiques, les dieux païens, la Luxure, la Mort, le Diable, etc. Figures qui donnent d'ailleurs une idée de l'érudition de ce texte — et des tentations que dut sans doute éprouver Flaubert face aux œuvres dont il s'est inspiré.

Dédaléen, ce texte l'est donc pour de multiples raisons qui ne sauraient évidemment être toutes éclairées dans le présent contexte. On retiendra seulement que *La Tentation* génère la vision kaléidoscopique d'un « au-delà » sans unité en fonction duquel l'énonciation se trouve perpétuellement maintenue dans la division entre un idéal de perfection qui tire vers une élévation, et l'insistance d'un en deçà qui pousse à l'interdit, à la transgression. Tout se passe d'ailleurs comme si le sujet de cette mise en scène n'était pas

¹ *Ibid.*, p. 61.

² *Ibid.*, p. 63.

tant le personnage qui subit ce tiraillement, que la division même par laquelle se trouve à jaillir le tumulte des revendications (voix et visions) qui participent à construire ce théâtre de la subjectivité. Sujet protéiforme et problématique, donc, parce que partout repérable (sous toutes les formes de la tentation) quoique nulle part saisissable.

Sujet de la perte

En précisant que l'organisation du texte pouvait rappeler, sous certains aspects, le pouvoir réfringent d'une surface prismatique, j'entendais bien sûr signaler que sa disposition, mouvante, rend l'appréhension de son sujet plutôt difficile. Il y a bien effet de sujet mais tout se déploie néanmoins comme si *le* repère qui permettrait de le discerner s'y imposait comme manque. Reste donc à montrer comment cette « vision » s'élabore, à défaut de s'expliquer, dès l'ouverture du texte : « C'est dans la Thébàïde, au haut d'une montagne, sur une plate-forme arrondie en demi-lune, et qu'enferment de grosses pierres¹ ». Dès l'incipit, donc, se précise une approche qui suscite en soi l'effet d'un fractionnement. On entre dans le texte par le truchement d'une sorte d'objectif, de dispositif optique, si l'on veut, qui opère seul. On ne sait pas qui observe, partage ce point de vue, dirige le mouvement de ce regard. Il n'y a pas de narrateur, aucune notice explicative ni note marginale, seulement le franchissement d'un abîme temporel donnant sur la vision d'un présent invariable : « La cabane de l'Ermite occupe le fond. Elle est faite de boue et de roseaux, à toit plat, sans porte²... » Une vision qui met d'ailleurs à découvert ce qui ne se saisit pas, ce qu'on ne saurait voir — un pur regard se subjectivant du trajet que suscite le repérage des éléments constitutifs du champ de l'inscription :

¹ *Ibid.*, p. 51.

² *Ibid.*

On distingue dans l'intérieur une cruche avec un pain noir; au milieu, sur une stèle de bois, un gros livre; par terre, çà et là, des filaments de sparterie, deux ou trois nattes, une corbeille, un couteau¹.

Ce regard, que personne ne pose et qui pourtant devient sujet d'un parcours orienté selon la disposition des objets qui en représentent la mouvance et la direction dans le tableau, génère en outre une assez curieuse impression d'immixtion et d'exclusion, puisqu'on pénètre un espace par la voie d'un courant (le visuel) qui se détourne et nous coupe de sa provenance. Curieuse impression, donc, si l'on tient compte du fait que cette procédure produit, à l'évidence, l'effet d'une césure, alors que c'est justement ce à quoi le retrait de Dieu devait confronter saint Antoine. Comme si ce regard avait pour fonction d'exposer la séparation mise en cause par les voix du lisible, depuis la scène de l'énonciation où « on » ne renvoie justement qu'à ce qui, du sujet désigné par cette forme pronominale, reste indéterminé, voué à la perte. C'est ce qui se trouve, en un sens, éclairé dans le tableau, en fonction de cette constellation de débris *signifiants* : « une cruche », « un pain noir », « des filaments de sparterie », *valant-pour* le reflet de cette fragmentation selon laquelle « on » (sujet de l'écriture) se configure. Ce procès descriptif s'accomplit, du reste, suivant un déplacement, une sorte de transfert par lequel les pôles sujet/désirant et objet/désirable se recourent littéralement. Car ce décor pétrifié, qu'il s'agit tout d'abord d'explorer comme il en serait d'un site en ruine, en vient presque subséquemment à nous avaler. Le spectacle du désert sur lequel donne la plate-forme en offre un exemple saisissant :

Mais du côté du désert, comme des plages qui se succéderaient, d'immenses ondulations parallèles d'un blond cendré s'étirent les unes derrière les autres, en montant toujours; — puis au-delà des sables, tout au loin, la chaîne libyque forme un mur couleur de craie, estompé légèrement par des vapeurs violettes. En face, le soleil s'abaisse. Le ciel, dans le nord, est d'une teinte gris perle, tandis qu'au zénith des nuages de pourpres, disposés comme les flocons d'une crinière gigantesque, s'allongent sur la voûte bleue. Ces rais de flamme se rembrunissent, les parties d'azur prennent une pâleur nacrée; les buissons, les cailloux, la terre, tout maintenant paraît dur

¹ *Ibid.*

comme du bronze; et dans l'espace flotte une poudre d'or tellement menue qu'elle se confond avec la vibration de la lumière¹.

Cette chose que l'on est appelé à regarder, ce désert tout minéral en fait, semble effectivement prendre vie, commencer à bouger, ou plutôt à s'« étirer » dans les lueurs du crépuscule, tel un grand corps « blond » que le texte présente coiffé de « nuages de pourpre, disposés comme les flocons d'une crinière gigantesque » qui « s'allongent sur la voûte bleue ». On comprend évidemment que cette vision procède d'un montage et que ce désert ne se montre séducteur que parce que le regard l'érotise en le détaillant. Mais tout se passe néanmoins comme si c'était avant tout cette chose qui nous regardait, attirait sur elle notre attention, accentuant, du coup, l'effet de vertige, la confusion. Justement parce qu'« on » se trouve radicalement renvoyé « du côté » du néant d'où le mort nous fixe en tant qu'objet de tentation. L'expérience n'a d'ailleurs de cesse de se reproduire; la logique du texte voulant que l'on y vacille entre deux champs qui s'opposent et nous opposent à leur altérité. Comment du reste se retrouver devant ce désert qui finit par n'être plus désert mais bien vision de cet outre-monde du désir et de la confusion qui menace d'absorption quiconque le fixe?

La Tentation nous oppose à cette extériorité constitutive de bien d'autres façons encore. Au moyen de ce qui se donne à lire comme parole, notamment, car cette dernière occupe un rôle tout aussi prépondérant que le regard au sein du texte. Elle y délimite un espace, une mesure où s'opère un recoupage de l'énonciation en différents foyers d'émission qui s'opposent tous. Comme si le sujet n'était finalement que l'effet d'une polyphonie qui nous le rendait toujours plus étranger, comme à lui-même sa propre voix.

« Qu'est-ce donc que le Verbe ?... Qu'était Jésus?... » se demande saint Antoine. Et les voix de lui répondre² :

¹ *Ibid.*, p.51-52.

² Pour en savoir davantage sur ces différents groupes sectaires, on peut consulter les notes et le lexique, réunis dans l'édition citée.

LES VALENTINIENS
C'était l'époux d'Acharamoth repentie!

LES SÉTHIANIENS
C'était Sem, fils de Noé!

LES THÉODOTIENS
C'était Melchisédech!

LES MÉRINTHIENS
Ce n'était rien qu'un homme!

LES APOLLINARISTES
Il en a pris l'apparence! il a simulé la Passion.

MARCEL D'ANCYRE
C'est un développement du Père!

LE PAPE CALIXTE
Père et Fils sont les deux modes d'un seul Dieu¹!

Qu'entend-t-on, en l'occurrence, sinon que d'une vision à l'autre s'actualise une dérive, la dérive d'une énonciation en quête de sens, qui justement cherche son sujet, tâche de discerner la consistance de son origine: « Qu'est-ce que le Verbe? », pour n'aboutir à rien de précis. On le perçoit, la question demeure bel et bien en suspens — le chœur des visions (des voix du lisible) n'enchaînant que sur les noms de cette causalité barrée. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on peut parler de *La Tentation* comme d'un texte de la perte. Sa traversée est le parcours d'un pur écart — pur parce que l'on n'arrive jamais à saisir de quoi on s'écarte vraiment. Puisque là où ça parle (depuis partout, c'est-à-dire nulle part en particulier), tous les repères — sujet/objet, intériorité/extériorité — s'anéantissent en s'interpénétrant. Comme si chaque vision ne représentait que cette dispersion auprès d'une autre vision.

Enfin, reste à montrer que l'étrangeté de ce texte tient aussi à ce dont il se fait l'écran: une exigence qui n'a point de mesure, contre laquelle la volonté et la raison sont de peu de

¹ *Ibid.*, p. 114.

recours : « regarde-les, mes yeux! », ordonne la reine de Saba. « Adore-moi donc! et maudis le fantôme que tu nommes Dieu²! », crie le diable, alors qu'il tient le saint à bout de bras « la gueule ouverte, prêt à le dévorer ». « Gorge ta chair de ce qu'elle demande³ », clament d'une même voix les Nicolaïtes « assemblés autour d'un mets qui fume ». « Entre chez nous pour t'unir à l'Esprit! Entre chez nous pour boire l'immortalité⁴! », d'enchaîner les Marcosiens. On aura sans doute déjà saisi qu'il ne s'agit pas de faire allusion aux forces de Dieu mais aux puissances de cet « affameur » aux mille et un visages que l'on nomme Éros que l'on peut dire sans visage, puisqu'il n'y a pas vraiment de représentation qui puisse déterminer la source de cette litigieuse tension. On en perçoit seulement les effets dans la succession des injonctions les plus violemment scandées : « regarde! », « adore-moi! », « viens t'unir! » (fusionne! en somme), qui alternent d'une façon obsédante, démontrant ainsi en quoi le désir n'est pas le besoin. Or si cette tension se révèle litigieuse, c'est qu'elle est démesure. Le personnage du saint n'est effectivement pas tenté de simplement prendre du plaisir à voir ce que lui offrent les visions : nourritures, richesses, savoirs. Bien au contraire, il n'est tenté que de jouir à mort. C'est-à-dire de s'assimiler absolument à tout ce qui captive son attention : scènes d'orgies, massacres, profanations. Car ce qu'il voit, ou ce que font plutôt voir et entendre les visions du texte, c'est ce que revendique le pulsionnel. Tantôt haut et fort, comme cette injonction des Circoncellions : « Écrasez le fruit! troublez la source! noyez l'enfant⁵! » Tantôt dans un refrain, tel celui qu'entonnent la Luxure et la Mort, s'enlaçant sous les yeux de saint Antoine :

- Je hâte la dissolution de la matière!
- Je facilite l'éparpillement des germes!
- Tu détruis, pour mes renouvellements!
- Tu engendres, pour mes destructions!

¹ *Ibid.*, p. 84.

² *Ibid.*, p. 215.

³ *Ibid.*, p. 105.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 112.

— Active ma puissance!
— Féconde ma pourriture!

Enfin par la bouche même du saint :

Je voudrais me battre, ou plutôt m'arracher de mon corps! Il y a trop longtemps que je me contiens! J'ai besoin de me venger, de frapper, de tuer! C'est comme si j'avais dans l'âme des troupeaux de bêtes féroces. Je voudrais, à coup de hache, au milieu d'une foule... Ah! un poignard²!

Tout cela pour dire que l'on ne cesse d'y lire ce que veut l'immonde du refoulé: « descendre jusqu'au fond de la matière, — être la matière³ ».

C'est donc sur la vision d'une transcendance essentiellement impure que nous laisse *La Tentation de saint Antoine*. Impure parce qu'altérée par le perpétuel brassage des exigences, des accusations, des exhortations, qui l'introduisent sur la scène du lisible par la forme de revenants insatisfaits. Impure, enfin, parce que ce monde des tentations ouvre sur un au-delà qui n'a point d'unité — qui est à la fois conscience de l'Autre et point de perspective de l'irrationnel. À la fois source d'une extraordinaire érudition livresque et vue sur la profonde méconnaissance que le sujet a de lui-même : de son fondement que l'on nomme le pulsionnel et de ce qui, d'un désir qu'il ignore, le détermine.

¹ *Ibid.*, p. 223-224.

² *Ibid.*, p. 70.

³ *Ibid.*, p. 237.